

***Zou !* : La madeleine
d'Anne-Véronique Herter
Un nouveau départ de l'écrivaine
par le biais de son personnage**

Dr. Ayman El Goubashi
Maître de conférences
à la Faculté des Lettres
de Benha

Zou ! : La madeleine d'Anne-Véronique Herter¹
Un nouveau départ de l'écrivaine par le biais de son
personnage

«Nous avons tous notre petite madeleine de Proust en un lieu, une maison, une pièce, un mur, un escalier ou un jardin : théâtre de nos souvenirs d'enfance et lieu de rassemblement de nos figures familiales.»

Anne-Véronique Herter²

Tout comme Proust, chacun a sa madeleine. La madeleine est par définition «Un petit gâteau en forme de coquille bombée, constituée d'une pâte à base d'œufs battus, de sucre, de farine, de beurre fondu, parfumée au citron ou à la fleur d'oranger»³. Mais suite au succès incontestable de *A la recherche du temps perdu*, surtout l'épisode de la fameuse madeleine qui, trempée dans le thé, fait surgir dans la mémoire de l'écrivain d'anciens souvenirs vécus à Combray aux côtés de sa tante⁴, la définition devient beaucoup plus large. On dit désormais «La madeleine de Proust» pour désigner toutes sortes de choses qui pourraient nous ramener au passé. Dès lors, on peut indiquer par «madeleine de

¹ Anne-Véronique Herter est une nouvelle voix de la littérature française. Elle «partage son temps entre sa famille, son travail et ses passions pour la Bretagne, la plongée et la littérature». Anne-Véronique Herter, *Zou !*, éd. Michalon, Paris, 2014, quatrième de couverture.

² Anne-Véronique Heter, Anne-Véronique Heter Portrait, *Evénements*, Mensuel d'information de la ville de Chesnay, N° 260, Septembre 2014.

³ *Le petit Larousse illustré*, éd., Larousse, Paris, 2000, p. 613.

⁴ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, volume 1, partie 2, éd. Hayes Barton Press, Raleigh, 1919, p. 36.

Proust», tout «Objet ou micro-événement qui fait remonter à la conscience le souvenir d'un événement ou d'un contexte passé»¹.

Zou !, premier roman de l'écrivaine française Anne-Véronique Herter, se résume à l'histoire de Chance qui, ayant déménagé de sa maison d'enfance, avait à redémarrer, «repandre à zéro»² tout en s'enracinant dans le passé sans rien oublier de ses souvenirs. *Zou !*, le titre du roman est le diminutif de zoumaï, «le signal d'un nouveau départ»³, déclare Anne-Véronique Herter dans un entretien. Tous les éléments composant l'œuvre, à partir du choix des noms, passant par la structure du roman et les thèmes dominants, et finissant par la technique narrative, s'orchestrent pour ouvrir toute grande la voie à ce nouveau départ.

La dénomination dans le roman :

1- Le choix du titre

L'écrivaine a savamment choisi le titre de son roman : *Zou !* «Zou ! de l'occitan provençal, diminutif de «zoumaï», employé pour signifier un passage à l'action»⁴. Interjection, ayant la valeur d'un cri d'encouragement et incitant à un mouvement en avant, zou ! semble être le titre le plus approprié à une écrivaine qui veut passer d'une phase de «longue réflexion» à «l'action». La dénomination n'est donc pas gratuite : «Zou ! C'est l'expression que j'utilise pour me donner du courage»⁵, déclare- Heter.

¹ Dictionnaire cordial-enligne.fr

² Anne-Véronique Herter et Melina Zauber invitées de l'écrivain Youcef Zirem dans son *Grafitti* à BRTV, le 27 janvier 2015. A consulter le site web : <https://www.youtube.com/watch?v=VKVgYZXTqcE>

³ *Zou !*, *op.cit.*, quatrième de couverture.

⁴ C'est la définition de «zou !» telle qu'elle figure sur la couverture du roman.

⁵ Anne-Véronique Heter, *Anne-Véronique Heter Portrait*, *Evénements*, Mensuel d'information de la ville de Chesnay, *op. cit.*

Déjà mis en œuvre dans un contexte ou un autre de *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet¹, Zou ! occupe le devant de la scène chez Herter, à tel point qu'elle en fait le titre de son œuvre. C'est bel et bien le roman d'une écrivaine qui cherche un certain coup de pouce lui disant «mets-toi à écrire. Allez, zou !», pour qu'elle puisse achever son projet.

2-Les anthroponymes :

Herter ne manque pas de donner à son héroïne un prénom qui incite le lecteur à se poser des questions sur sa nature et les critères du choix : Chance. Anthroponyme étrange et sans précédent. Mais, l'écrivaine ne laisse pas trop longtemps le lecteur sur sa soif. Elle nous explique les motifs du choix de ce prénom. Née suite à la mort de son frère aîné Frédéric, l'héroïne représente une chance de survie pour cette famille affligée :

«Lorsque Chance naquit, Bonne-maman l'étouffa naturellement de tout son amour, comme la réincarnation de son frère. Pour Bonne maman, c'était elle, la préférée. Pour ses parents, elle était la chance qui souriait à nouveau. Ils l'appelèrent naturellement Chance»².

Pierre-Louis Rey justifie le choix des noms qu'un romancier donne à ces personnages par «[les] rapports qu'ils entretiennent entre eux au sein du roman»³. C'est-à-dire qu'on nomme les personnages par rapport à ce qu'ils représentent pour les autres dans la diégèse.

Le prénom Chance revêt d'ailleurs une double connotation. Outre la raison explicite de cette appellation qui est la réincarnation d'un frère mort en bas âge avant même sa propre

¹ L'interjection zou ! apparaît à maintes reprises sous la plume d'Alphonse Daudet dans *Tartarin sur les Alpes*, éd. H. Holt, New York, 1917 : «Zou ! Bravo !...en avant musique», p. 13. «En route, zou !», p. 44. «En avant, zou !», p. 108.

² *Zou !*, *op. cit.*, p. 47.

³ Pierre-Louis Rey, *Le roman*, éd. Hachette, Paris, 1992, p. 63.

naissance, il faut résolument ajouter une autre implicite, mais qui constitue l'objectif même du roman : tout au long de l'œuvre, l'héroïne cherche une chance pour se délester du fardeau qui lui pèse, pour se libérer et devenir soi-même. Ce n'est donc pas étonnant qu'elle porte un tel prénom.

Le choix des noms des personnages dépend aussi, toujours d'après Pierre-Louis Rey, des relations que ceux-ci pourraient entretenir avec l'écrivain lui-même. Remarquons que dans l'un des dialogues peu fréquents dans le roman, la romancière, racontant que l'héroïne sera internée à la sortie de son livre, lui donne un nom commençant par l'initiale H. ! :

«- Madame H., c'est bien vous ?

-Oui, vous voulez un autographe ?

-Non, vos poignets, pour la camisole»¹.

Il ne faut donc pas dissocier le choix de cette initiale du nom de l'auteure même tel qu'il figure sur la couverture du livre : «Herter». Le roman est, pour elle, une chance d'entrer dans le monde littéraire et être baptisée Ecrivaine.

Les prénoms des frères et sœurs de Chance donnent aussi à réfléchir. Le frère aîné, l'unique garçon, porte lui aussi un prénom non moins étonnant que celui de l'héroïne : Eloge. Enumérant les bonnes qualités de son frère, Chance dit : «Dix ans de plus que moi, un géant! Le plus beau, le plus gentil. C'est lui qui m'a appris à jouer au foot dans le couloir de la maison. Il a essayé de m'apprendre les échecs... Le soir c'est lui qui me bordait»². Le prénom de ce frère est donc bien à propos.

Dans une famille d'artistes et de talentueux, il peut sembler normal de trouver des prénoms tels que Plume et Muse. L'évocation par l'écrivaine de la série télévisée *La petite maison dans la prairie*, inspirée de l'autobiographie de Laura Ingalls

¹ Zou !, op. cit., p. 27.

² Ibid., p. 88.

Wilder¹, et plus particulièrement des sœurs Ingalls dont l'une, Laura, est écrivaine, ne semble pas être sans raison. Les deux sœurs de Chance, rassemblent presque toutes les qualités des sœurs Ingalls : la persévérance, la culture, la tendance vers l'amour et les aventures, la nature rêveuse ainsi que le soin qu'elles apportent à leur petite sœur :

«Plume et Muse, elles, étaient plutôt les sœurs Ingalls de La petite maison dans la prairie...L'aînée, blonde, souriante, charmante, pianiste et bonne élève. La seconde, passionnée, amoureuse, rêvant d'évasion, de grands sentiments et de belles aventures... L'une m'a appris à écouter mon cœur, à assumer mes choix, et à croire encore et toujours en famille. L'autre m'a ouvert au théâtre, aux rêves...»².

Les prénoms donnés aux enfants de l'héroïne ne sont pas moins porteurs de sens que les autres prénoms dans le roman. Choisir pour ces deux enfants, qui représentent l'avenir avec tout ce qu'il lui réserve, des prénoms tels Malo et Cézembre désignant respectivement un prénom masculin breton et un toponyme : celui d'une île bretonne située dans la commune de Saint-Malo, correspond bien au but principal de l'œuvre : se baser sur les souvenirs du passé pour avancer dans la vie.

Nous ne pouvons pas rater cette occasion pour évoquer justement Saint-Malo, ville natale de Chateaubriand où, dans ses fameux *Mémoires d'outre-tombe*, il a situé ses souvenirs d'enfance : «La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo»³. Il s'agit des lieux des souvenirs chez les deux écrivains. Il s'agit toujours de la Bretagne que la narratrice n'hésite pas à s'approprier dans le

¹ Laura Ingalls Wilder, *Pioneer girl : the annotated autobiography*, South Dakota Historical Society Press, South Dakota, 2014.

² *Zou !*, *op. cit.*, p. 89.

³ François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Tome premier, Eugène et Victor Penaud Frères éditeurs, Paris, 1849, p. 39.

chapitre cinq de la première partie : «Ma Bretagne. Ça énerve toujours les autres quand je dis «ma» Bretagne»¹.

Structure du roman :

-Répartition des chapitres par rapport aux thèmes abordés

Structurant son œuvre en deux parties dont la première contient 8 chapitres alors que la seconde en comprend 13, l'écrivaine place tout un chapitre auquel elle tient, semble-t-il, à donner le numéro zéro juste avant la première partie. La situation de ce chapitre ainsi que le numéro que lui accorde l'écrivaine amène le lecteur à se poser des questions de la sorte : pourquoi l'écrivaine situe-t-elle ce chapitre hors du roman? Ou encore : peut-on donner à un chapitre le numéro Zéro? Le numéro Zéro dénote qu'il faut parfois une remise à zéro de notre compteur pour recommencer à nouveau !

L'isolement de ce chapitre qui devrait être baptisé «chapitre 1» est absolument évocateur de sens. Ce faisant, l'auteure détache cet épisode sombre et douloureux du reste de son roman. Après avoir quitté la maison, on a perdu la «place», le «rôle dans [la] famille», et le «pan d'histoire à écrire»².

Pour Chance, la perte d'appartenance à son lieu de souvenirs trouble sa perception des lieux, et lui fait perdre bien évidemment son identité liée d'une manière ou d'une autre à l'espace où ses tout premiers pas ont gravé les premières traces de sa personnalité et les contours encore flous de son existence. La non-appartenance est la réalité la plus douloureuse que l'on puisse assumer. Le déracinement d'une personne, le fait de la priver de **la base sur laquelle elle s'appuie**³, pour la laisser seule et affaiblie face à une vie étrange, et à plus forte raison hostile, est une sensation intolérable.

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 51.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*

Après la vente de la maison, «la page devient vide. Atrociement vide»¹. Il faut dès lors remplir le vide créé par cette perte. C'est à partir du premier chapitre de la première partie que Chance se met à écrire pour noircir la page blanche.

Déclencheur de souvenirs du passé ou moyen de soulagement ? L'écriture, joue-t-elle un double rôle chez Anne Véronique Herter ? L'une des caractéristiques de l'écriture réside dans sa capacité de saisir l'insaisissable, de récupérer ce qu'on a déjà perdu. C'est une expérience qui vaut la peine ! Mais le fait d'écrire n'est pas aussi facile qu'on le pense. L'héroïne qui est aussi écrivaine, reste longtemps paralysée devant son ordinateur sans taper une seule lettre !² Une question qui n'est pas sans importance se pose à cette occasion : est-ce facile d'écrire, d'appeler des souvenirs déjà morts ou au moins disparus ? Annie Ernaux répond à cette question dans *La Place* : «J'ai mis beaucoup de temps parce qu'il ne m'était pas aussi facile de ramener au jour des faits oubliés que d'inventer. La mémoire résiste»³.

La mémoire d'Ernaux résiste peut-être à cause de sa faiblesse. Le fait d'inventer des événements prend beaucoup moins de temps que les tentatives incessantes de stimuler une mémoire affaiblie pour appeler des faits déjà oubliés. Est-ce le cas de notre personnage ? Il semble que non. Chance se souvient de tout, même des détails les plus minimes.

Au bout d'un certain moment, un être souffrant de certains troubles, se rendant compte du mal qui l'accable, peut finalement décider de mettre un terme à ses souffrances, ou bien de choisir le moyen le plus apte à le débarrasser du mal qui lui pèse. Il est des gens qui, préférant la médecine traditionnelle, frappent à la porte du psychiatre le plus proche, tandis que d'autres rejettent tout moyen classique de guérison. Notre

¹Zou !, *op. cit.*, p. 15..

²*Ibid.*, p. 51.

³Annie Ernaux, *La Place*, éditions Gallimard, collection Folio, Paris, 1983, p. 100.

écrivaine ressortit à la seconde catégorie. Quand on déménage, on emballe les affaires dans des cartons. Il ne faut, d'après notre écrivaine, rien négliger. La moindre chose qu'on jette fait absolument partie de notre passé, une miette de notre moi : «Chaque objet, même cassé, chaque lettre, chaque papier, nous permet de garder un bout de notre passé, une preuve de son existence et de son importance dans nos vies»¹. Il faut prendre toutes les précautions pour ne pas casser les composantes de notre moi, en les emballant dans des cartons étiquetés «FRAGILE» !

Pourtant, la simple séparation de la maison amène Chance à se poser toutes sortes de questions : «Qui suis-je maintenant?...Quel sera mon objectif de l'été ? Ma plénitude quand je fermerai les yeux ?»² Elle n'arrive plus à s'identifier, à se reconnaître. Elle ne quitte pas seulement le lieu de ses souvenirs, de son enfance, mais aussi et surtout son identité, son rôle dans la vie, ses projets pour l'avenir.

Remarquons ici la fréquence significative du verbe arracher : «...tous les meubles s'en vont...On les arrache à la poussière qu'ils gardaient jalousement derrière eux»³, et encore «Ma belle, je ne te quitte pas, on m'arrache à toi, je n'ai pas le choix»⁴, assurant par là que tout se passe malgré Chance, contre sa volonté et impitoyablement. Celle-ci montre une résistance qui pourtant ne passe pas à l'action. Les membres de la famille sont tous motivés alors qu'elle «reste contre [le]mur incapable de bouger»⁵. Chacun joue le rôle qui lui est dévolu, alors qu'elle reste «perplexe»⁶. A moins qu'on puisse considérer le fait de se cacher comme une réaction contre cet événement indésirable : «Ils font tous preuve de courage, de motivation, ils préparent

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 11.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 13.

notre départ, et moi, je me cache»¹. Elle ne voulait pas quitter cette maison faisant partie de son passé, voire de son avenir si elle continue à y vivre. Il lui faudra donc chercher cet avenir ailleurs. Quant à son passé, il n'y a qu'un seul et unique moyen de le récupérer : **l'écriture**.

Mais qu'attendait-elle exactement de l'écriture ? Ressusciter un passé déjà mort ? Retenir le peu qui réside encore dans sa mémoire ? Revivre à nouveau un passé dont elle n'a pas pu profiter au maximum ? Comblé un certain vide qu'a causé ce fantôme disparu ? Justifier certaines lacunes en vue d'un soulagement potentiel ? L'écriture semble avoir la vertu de faire tout cela en même temps.

On écrit le passé en vue de s'y accrocher ou de s'en libérer ! Jean-Yves Revault, dans *La guérison par l'écriture*, assure que le souffrant ne veut en aucun cas s'approcher d'un passé douloureux. «Or, toute la question est là. Car pour se libérer de ce passé, il convient pratiquement de le revivre»². C'est donc dans ce sens-là que Chance se met à écrire des souvenirs tellement tristes et angoissants. On s'en débarrasse au fur et à mesure qu'on les raconte. Mais, la rédaction des souvenirs devient libératrice si l'on partage ce qu'on a écrit avec quelqu'un d'autre, dans la mesure où cet autrui porte sa part du fardeau. C'est ce que Revault appelle l'écriture-témoignage³.

Partagé entre plusieurs personnes, le poids devient beaucoup plus léger. Ce processus de répartition rend «l'auto-libération» possible. Dans un dialogue que Chance entretient avec l'ordinateur, ce dernier l'interroge sur ce qu'elle garde des souvenirs d'enfance, tout en lui demandant de lui donner un échantillon de tout :

«Qu'est-ce que vous avez comme parfum de souvenir ?

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 13.

² Jean-Yves Revault, *La guérison par l'écriture, théorie et pratique de la thérapie par l'écriture*, éd. Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois, 2003, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 21.

-J'ai de tout : la maison, la famille, l'enfance, l'adolescence, des bons, des tristes...

-Vous me mettez un peu de tout s'il vous plaît.

-Et c'est parti...»¹

Suite à cette conversation, la narratrice commence à raconter à son ordinateur les souvenirs qui surgissent dans son esprit. Si nous considérons le roman dans sa totalité, c'est-à-dire si l'on ne laisse pas tomber le chapitre zéro, le point de départ de l'œuvre serait donc les préparatifs du déménagement. Mais, au contraire, si nous l'écartons pour commencer par le premier chapitre de la première partie, le point de départ serait bien évidemment les tentatives de Chance de rédiger ce qu'elle doit rédiger, et ses longs moments de réflexion devant la page blanche. Dans les deux cas, les récits que la narratrice va raconter à cet ordinateur, sont tous d'ordre analeptique², puisque portant sur des événements antérieurs au point de départ du «récit premier»³, à savoir la vente de la maison dans le premier cas, et la rédaction dans le second. La narratrice raconte alors cinq souvenirs concernant respectivement la maison familiale ; l'odeur de sa grand-mère ; la bonne de grand-mère ; l'installation aux côtés de papa sur le muret séparant la maison de la plage et finalement «les spectacles d'enfants» qu'ils organisaient chaque été :

«On organise des comédies musicales. J'ai été Michael Jackson et Richard Gotainer le même soir ! J'ai été un matelot à la dérive et une danseuse de rock. Tout est possible»⁴.

La narratrice introduit chacun des souvenirs racontés par «je me souviens de...» : «Tout d'abord, je me souviens de ma

¹ *Zou !, op. cit.*, p. 53.

² Gérard Genette, *Figures III*, Editions du Seuil, Paris, 1972, p. 82.

³ «... niveau temporel de récit par rapport auquel une anachronie se définit comme telle», *Ibid.*, p. 90.

⁴ *Zou !, op. cit.*, p. 61.

maison de famille»¹ ; «Je me souviens aussi de l'odeur de ma grand-mère»² ; «Je me souviens aussi de sa bonne»³.

Mais attention à ne pas confondre les récits après coup appartenant aux souvenirs réels d'enfance et d'adolescence de Chance, et ceux imaginaires, parce que la mémoire humaine tend, pendant le processus de remémoration, à mélanger le réel et l'imaginaire, ou ce qu'il est convenu d'appeler faux souvenirs. Or, le lecteur ne risque à aucun moment de confondre le réel et l'imaginaire ; les frontières étanches semblent ne pas permettre une telle sorte de confusion. La narratrice elle-même inaugure le chapitre quatre de la première partie, on le constate bien, par une phrase que nous pouvons considérer comme un avertissement adressé au lecteur pour l'instruire de quoi il s'agit dans le présent chapitre «Les fantômes de papa n'appartiennent qu'à nous»⁴. Elle commence par Dune : «Tout d'abord, il y a Dune...Ah, Dune. La femme parfaite»⁵.

Quant aux «vrais fantômes de [son] père»⁶, il y en a un qui l'a prise par la main, le seul à oser la toucher :

«Il m'a grippée par la main. Je sentais sa présence chaude à côté de mon lit. Son ombre m'empêchait de boire la lumière qui filtre par les volets même lorsqu'ils sont clos, en écarquillant les yeux»⁷.

C'est bien le fantôme ou le fantasme qui l'a avertie qu'elle devait mourir «très jeune»⁸. Vu cette prévision, la petite Chance aura beaucoup à faire pendant le très peu de temps qui lui reste : «Je mourrai bientôt, je briserai le cœur et la vie de ma maman, je ne ferai rien de ma vie. Ma mission s'est dessinée à cet instant

¹ *Zou !, op. cit.*, p. 53.

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ *Ibid.*, p. 41.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

précis quand ce fantôme m'a prédit ma mort précoce. Il fallait que je devienne irréprochable. Dans la lignée de l'espoir que les parents m'ont mis sur le dos. La petite fille parfaite à sa maman, pour que je lui apporte un peu de joie, avant de la tuer»¹.

Les fantômes qui viennent en aide à Chance au moment où elle commence à rédiger son projet ou ce qu'elle a justement «sur le cœur»², ne se confondent bien évidemment pas avec les fantômes de son père appartenant à son enfance. Les récits qui les concernent coïncident avec le processus de la rédaction. Il s'agit donc de récits simultanés et non pas analeptiques : «Bonjour ma petite Chance... Pourquoi fais-tu cette tête ?»³, dit la maison. Il y a encore Frédéric, le frère défunt, qui conseille à Chance de s'inspirer des témoins des scènes dans la rédaction de son histoire (chapitre 2 – partie 2).

Nous pouvons au contraire prendre l'imaginaire pour des faits réels dans les chapitres 9, 10 et 11 de la seconde partie où l'écrivaine nous laisse vivre dans un mensonge selon sa propre expression : «Je vous ai menti»⁴. Il s'agit du voyage imaginaire qu'elle effectue en Bretagne après avoir rendu visite à sa maman dans le chapitre 9 de la dite partie, elle lui fait ses adieux pour aller voir la maison pour la dernière fois : «Je l'ai serrée bien fort et je suis montée me coucher. Demain matin, je devrai me lever de bonne heure pour achever ce qu'il me reste à faire»⁵. C'est la fin du chapitre 9. A partir du chapitre 10, elle prend la route pour la Bretagne. Dès qu'elle y est, elle présente ses excuses à la maison «...de faire à nouveau irruption dans sa vie»⁶. Elle rajoute : «Je n'ai rien à faire là. Absolument rien. Elle [la maison] essayait de nous oublier, et me voilà qui vient remettre

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 44.

² *Ibid.*, p. 26.

³ *Ibid.*, p. 111.

⁴ *Ibid.*, p. 147.

⁵ *Ibid.*, p. 153.

⁶ *Ibid.*, p.158.

mes ondes négatives»¹. Chance a cessé de fumer depuis quelques années, et pourtant rien n'empêche, dans ce voyage thérapeutique, de reprendre cette habitude :

«Je savoure ma cigarette en fermant les yeux et en appelant la caresse de mon frère pour qu'elle réchauffe mon visage. Je la ressens à nouveau sur ma joue. Je ressens aussi la chaleur de papa, assis à mes côtés sur le muret. Je reçois le réconfort des anciens...»²

Avant de quitter la maison à la fin du chapitre 10 et à travers une courte phrase de transition, «Je suis partie pour mon second rendez-vous»³, Chance nous prépare à sa prochaine rencontre. Le prochain arrêt est le cimetière, là où gisaient les siens. Il semble qu'elle a des comptes à régler : «Chers vous, je vous dois tout, et je viens vous dire adieux et merci»⁴. Elle tient à remercier tous les morts, chacun à son tour : papa, Frédéric et bonne-maman, non sans leur reprocher le mal qu'ils auraient pu lui causer. Remerciant papa qui lui a fait croire aux fantômes et aux fantasmes, elle dit : «Merci de nous avoir permis de croire à tout, au plus insolite. Merci de nous avoir donné la chance de croire en nos rêves et d'essayer de les réaliser...Mais je dois aujourd'hui me détacher de toi, pour apprendre à vivre dans la vraie vie..., sans modifier la réalité, mais l'accepter comme elle vient»⁵. Il est est temps donc de vivre la réalité telle qu'elle se présente.

Quant à son frère Frédéric, elle l'a remercié pour ses conseils et son soutien. C'est grâce à lui qu'elle a pu concevoir un «idéal». Et comme elle doit se détacher des rêves et du monde utopique irréalisable, elle reprend : «Mais il faut maintenant que je te trouve des défauts, des points noirs, des faiblesses. Pour que tu permettes aux hommes qui me croisent de ne plus me

¹ *Zou !*, op. cit., p. 159.

² *Ibid.*, p. 160.

³ *Ibid.*, p. 163.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁵ *Ibid.*, p. 169.

décevoir»¹. C'est parce que Frédéric était absent que la famille essayait de l'idéaliser : «On corrige l'injustice de sa mort par l'exagération de ses qualités. Dans la mémoire collective, c'est lui le plus intelligent, le plus beau, le plus réussi. En plus, je crois que c'est vrai»².

Quant à la Bonne-maman, celle qui a «détruit» l'enfance de la petite Chance, c'était plutôt une déclaration de haine que cette dernière lui a faite. C'est à cause de sa grand-mère que Chance a vécu jusqu'alors comme une copie de quelqu'un qu'elle n'a jamais connu : «A force d'être lui, Je ne suis pas moi»³, dit-elle. A maintes reprises, elle déclare qu'elle n'aurait pas dû souffrir puisque elle est née après la mort de son frère. Abordant ses trois frères et sœurs, elle écrit : «Ils sont tous nés avant le drame. Ils ont connu, vécu Frédéric. Alors, eux ont le droit de voir un psy, d'avoir des manques, des traumatismes, des faiblesses. Pas moi»⁴. Et à un autre endroit, elle reprend le même thème : «Je ne l'ai pas connu, je suis née trop tard. Alors, je n'ai pas le droit de souffrir. Les autres ont le droit.»⁵ Et pourtant, peu de temps avant sa visite du cimetière, dans un dialogue imaginaire avec sa maman, Chance dit à sa mère qu'elle a vécu inconsciemment le drame qui a accompagné la disparition de son frère⁶. C'est pourquoi, devant la tombe de Frédéric et juste avant de lui dire adieux, elle réalise qu'elle a «le droit de souffrir, autant que le reste de [sa] famille, de son absence⁷», sans pour autant être «la réincarnation de personne»⁸.

¹Zou !, *op. cit.*, p. 169.

²*Ibid.*, pp. 87-88. Voir à ce sujet ce qu'ont écrit Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis qui définissent l'idéalisation comme un «processus psychique par lequel les qualités et la valeur de l'objet sont portées à la perfection». Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p. 186.

³Zou !, *op. cit.*, p. 103.

⁴*Ibid.*, p. 89.

⁵*Ibid.*, p. 103.

⁶*Ibid.*, p. 149.

⁷*Ibid.*, p. 170.

⁸*Ibid.*

Le chapitre 11 se clôt sur Chance quittant les siens. Le chapitre 12 s'ouvre sur une déclaration de la part de Chance apprenant au lecteur que ce n'était qu'un voyage imaginaire, et qu'il a vécu pendant plus de deux chapitres dans un mensonge :

«Je vous ai menti !...ça, c'est l'histoire telle que je vous l'aurais racontée si j'avais voulu rester dans la légende familiale. La vérité est ailleurs»¹.

Vers la fin du chapitre neuf de la seconde partie, la narratrice nous apprend qu'elle est arrivée chez sa mère : «Je suis arrivée : elle m'a ouvert la porte, m'a regardé de pied en cap pour savoir si j'avais grossi ou minci...»², puis, elle ouvre une très longue parenthèse où elle situe son voyage imaginaire en Bretagne ainsi que sa visite du cimetière. Elle ferme finalement la parenthèse trois chapitres après, c'est-à-dire au début du chapitre 12 par la même phrase : «Quand je suis arrivée chez maman, elle m'a regardée de pied en cap...»³. Mais, la place qu'occupe cette vingtaine de pages, apparemment détachées du reste du texte, ne signifie jamais qu'elles sont sans importance dans la diégèse. Or, ce voyage est l'effet naturel de ce que la narratrice a découvert à la fin du chapitre sept de la même partie :

«Aujourd'hui, je suis bancale, mais je me redresse. A présent, j'ai réalisé d'où vient le mal et comment l'extraire de moi...plus besoin de chercher l'inspiration, ni le soutien des morts»⁴.

Nous ne pouvons absolument pas considérer cette longue parenthèse comme une digression interrompant la narration comme chez Jules Verne par exemple⁵. Une dernière visite,

¹ *Zou !*, *op. cit.*, p. 173.

² *Ibid.*, p. 152.

³ *Ibid.*, p. 173.

⁴ *Ibid.*, p. 142.

⁵ Dans *Voyage au centre de la terre*, Jules Verne arrête la narration pour avancer la digression suivante : «Or, il y a en minéralogie bien des dénominations semi-grecques, semi-latines, difficiles à prononcer, de ces rudes appellations qui écorcheraient les lèvres d'un poète... Lorsqu'on se trouve en présence des cristallisations rhomboédriques, des

même imaginaire, des morts dont elle n'a plus besoin s'avère donc indispensable à son émancipation.

S'émanciper est un processus long et coûteux. Chance décide de se libérer. Mais cette décision ne manque absolument pas de préparatifs. Or, les préparatifs de cette liberté sont tellement nombreux que l'écrivaine consacre à cette décision le chapitre le plus long du roman : chapitre 7 de la première partie. Ce chapitre compte 19 pages tandis que les autres en comptent moins. Cela nous indique sans nul doute que l'écrivaine prend en considération l'importance de ce thème lors de la répartition des chapitres. L'émancipation est un thème d'importance capitale dans *Zou !*

L'écrivaine inaugure le chapitre en question comme suit :

«Le poids des choses, mes liens familiaux, ma grand-mère, mon frère, mon père, chez les morts. Ma mère, mes frères et sœurs, les gens que j'aime. Tous me lient. M'enchaînent. M'empêchent d'avancer dans ma propre histoire. Je dois m'en libérer. Je sais. Je dois me libérer»¹.

Mais, il faut que le lecteur attende une centaine de pages avant de l'entendre dire lors d'une conversation avec sa mère: «... je lui ai parlé de ma volonté de quitter le souvenir de la famille. De ne plus l'idolâtrer comme j'avais l'habitude de le faire. Qu'aujourd'hui, je saurais être libre, et que je saurais ne plus avoir peur du reste du monde»². Plus de cent pages pour passer de la décision à l'action. Quelle lenteur !

résines rétinaspaltes, des ghélénites, des fangasites, des molybdates de plomb, des tungstates de manganèse et des titaniates de zircône, il est permis à la langue la plus adroite de fourcher.» Après cette digression scientifique qui marque un arrêt dans la narration, la trame narrative reprend son cours. Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, éd., Bibliothèque d'éducation et de récréation, Paris, 1867, p. 3.

¹ *Zou !*, op. cit., p. 73.

² *Ibid.*, p. 174.

L'une des qualités de l'écriture positive est, d'après Revault, de nous faire passer de la pensée à l'énergie¹. Mais pour que cela soit réalisable, il faut, en premier lieu, formuler une décision claire et nette afin que le cerveau puisse facilement l'interpréter. Or, Chance a fait exactement cela, comme nous venons de le montrer plus haut, en énumérant les éléments dont il fallait se débarrasser pour pouvoir avancer dans son histoire.

Vient en second lieu, toujours d'après Revault, un long travail sur soi. Rien de plus long que 101 pages de préparation : «L'écriture positive-tout comme la pensée positive dont elle n'est au fond qu'un support- ne fait pas de miracle. Elle favorise seulement l'arrivée d'une nouvelle réalité quand nous y sommes préparés»². Il ne suffit donc pas de décider la chose pour y parvenir.

Chance décide de se passer du soutien des morts, de leurs conseils. Elle refuse sa condition d'«icône», de «cadeau» de Dieu : «...je ne veux pas être tout cela. Aujourd'hui, je veux être une femme»³. Elle veut désormais faire seulement ce qu'elle aime faire : «Ecrire, m'occuper de mes enfants, et trouver un nouvel homme à aimer»⁴. N'avoir confiance qu'en soi-même sera alors sa devise dans la vie : «J'ai confiance en moi», «J'ai confiance», «Mon nouveau mot d'ordre est donc la confiance»⁵. Pourtant, rien n'empêche de rentrer chez les morts encore une fois. Mais, cette fois-ci «par la pensée, la prière, l'imaginaire»⁶, comme elle l'a promis. Même si le passé s'en va, il faut en garder le «parfum». Elle ne doit pas s'en passer complètement.

Ramasser les quelques bribes de soi, ruminer les souvenirs d'enfance permettrait à Chance de se reconstruire, de sentir «à

¹ Jean-Yves Revault, *La guérison par l'écriture, théorie et pratique de la thérapie par l'écriture*, op. cit., p. 144.

² *Ibid.*, p.145.

³ *Zou !*, op. cit., p. 149.

⁴ *Ibid.*, p. 175.

⁵ *Ibid.*, p. 180.

⁶ *Ibid.*, p. 168.

nouveau»¹ et pas «de nouveau» la chaleur de son «rocher noir»². Voir les choses sous une autre perspective, c'est acquérir une identité toute neuve, c'est se reconstruire. C'est pourquoi elle déclare en parlant de sa maman : «Alors, j'ai décidé de lui faire comprendre petit à petit qui est la nouvelle moi»³. Bien qu'ayant déjà une madeleine, elle s'en invente une de plus. Outre les souvenirs réels liées à la région où se situait la maison chérie cités tout au début du livre, elle crée d'autres, tout fictifs, à la fin du roman pour le clore, comme elle l'a entamé sur la maison qui semble être l'un des personnages principaux de l'œuvre. Elle se crée un amant potentiel qui la comblerait de bonheur s'il acceptait son amour, s'il disait oui : «Ce jour-là, dit-elle, je l'emmènerais sur ma presque île, on passera l'isthme. J'ouvrirai les vitres en grand pour me laisser envahir encore et encore par le parfum de mer, de sel, d'iode qui n'existe que là-bas... Je lui montrerai la maison de mon enfance, la maison de ma vie... toujours digne, superbe et intrigante»⁴. Elle essaie de profiter au maximum de ce retour tant attendu et prévu dès le début à cet objet aimé.

Par le biais de la structure circulaire du roman bien élaborée par l'écrivaine, nous pourrions saisir une volonté et un rêve irrésistible du personnage de retourner à la maison de son enfance. Le roman s'ouvre sur les membres de famille faisant les préparatifs du départ : «Ils emballent, rassemblent, trient, mais ne jettent rien.»⁵, et se clôt sur le retour imaginaire de Chance à la même maison en compagnie d'un amant auquel elle raconterait ses souvenirs d'enfance dans une habitation à laquelle elle n'appartient plus. Cela fait du bien d'y retourner. A force d'aimer le lieu, elle en fait sa propriété personnelle : «Je lui raconterai

¹ *Zou !*, *op. cit.*, p. 185.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 174.

⁴ *Ibid.*, pp. 185-186.

⁵ *Ibid.*, p. 11.

comment je jouais enfant à être la princesse de ce lieu, admirant l'horizon comme ma possession...»¹.

La maison de vacances de Chance, toujours omniprésente, est l'axe autour duquel tournent presque tous les événements du roman d'Anne Véronique Herter.

-Polyphonie des voix narratives

L'auteur d'un roman ne doit pas forcément en être le narrateur comme le signale Genette en donnant l'exemple du *Père Goriot* de Balzac : «Le narrateur du Père Goriot n'est pas Balzac»². Herter n'intervient absolument pas dans la narration de son récit même par un simple commentaire. L'horloger s'est retiré pour laisser son univers fonctionner après l'avoir doté de tous les moyens indispensables.

L'auteure opte pour une polyphonie des voix narratives qui se succèdent le plus souvent et ne se superposent que très peu (chapitre 6 de la deuxième partie). Elle procède à cette technique narrative pour souligner que son héroïne, qui vient de perdre toutes sortes de repères, en vendant la maison où se situe tout le stock de ses souvenirs, reste bien entourée et par là très bien guidée dans son projet : « Ecrire ce qui [la] hante »³.

La pluralité des voix narratives ne signifie quand-même pas qu'il s'agit de discours narratifs hétérogènes. Il s'agit de changer de voix et non pas de niveaux de discours. On peut plutôt parler d'une *hétérophonie* que d'une *hétérologie*⁴. Toutes ces voix se succèdent l'une après l'autre pour encourager l'héroïne qui s'avère être la narratrice principale. Mais, pour obtenir l'aide de l'une ou l'autre de ces voix, elle n'hésite pas à lui céder la place.

¹ *Zou !*, op. cit., p. 185.

² Gérard Genette, *Figures III*, op. cit., p. 226.

³ *Zou !*, op. cit., p. 25.

⁴ Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*, éd. Du Seuil, collection Poétique, Paris, 1981, p. 89.

Il faut donc «avancer par l'écriture»¹. Et, c'est justement le désir de Chance. Pourtant, il lui faut le fil dans ce labyrinthe. Chance pense avoir perdu tous les jalons lumineux en vendant le lieu de ses souvenirs. Mais, tiens, il y en a un auquel il faut s'attacher : «une petite voix qui nous parle et il faut l'écouter»². Mais d'où vient cette petite voix ? Le fait de vendre la maison chérie ne signifie en aucun cas que Chance cesse de la posséder : «...la maison de Chance est toujours sa maison...ce n'est pas parce qu'on n'y est pas que ce n'est plus à nous»³.

Cette petite voix qui guide Chance dans son introspection se présente sous plusieurs formes : la feuille blanche de son ordinateur ; son frère défunt Frédéric ; son père fantaisiste ; les fantômes de son père ; le muret ; finalement et surtout la maison chérie. Vu la multiplicité de ces éléments, nous nous apercevons que Chance est très bien soutenue. Les moyens ne lui manquent pas pour mener à bien son projet.

C'est Chance, personnage pivot du roman, qui prend en charge la plupart du discours narratif de *Zou !* Tout au long du chapitre 0, elle s'avère en être la seule instance narrative. Nous la reconnaissons à travers la fréquence des éléments déictiques: «Il faut que *je* souffle un peu...»⁴, «*Je* reste contre *ce* mur et *je* suis incapable de bouger»⁵, ou encore «Il *me* reste quelques instants avant que *je* ne sois la bienvenue *ici*»⁶. Le récit est relaté du point de vue de Chance qui en est le seul focalisateur. Le discours narratif du premier chapitre oscille entre les trois types connus de focalisation : une focalisation interne : «Mes jambes avançaient toutes seules. Je suis une automate, sans pensée, sans

¹ *Zou !*, op. cit., p. 26.

² Anne-Véronique Herter et Melina Zauber invitées de l'écrivain Youcef Zirem dans son *Graffiti à BRTV*, op. cit.

³ *Ibid.*

⁴ *Zou !*, op. cit., p. 11.

⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶ *Ibid.*, p.13. «*je* signifie "la personne qui énonce la présente instance de discours contenant *je*"». Voir à ce sujet Emile Benveniste, «les relations de temps dans le verbe français», in *Problèmes de la linguistique générale I*, Paris, éd. Gallimard, 1966, p. 252.

paroles, sans conviction, sans but¹.» ; une focalisation externe : «Après quelques secondes d'arrêt, d'apnée, de silence, comme recueillis devant une nouvelle tombe, cette fois-ci, c'est le départ.²» et une focalisation zéro relevant du point de vue du narrateur omniscient qui possède un libre accès aux détails diégétiques précédant sa propre naissance : «Petit à petit, tous les meubles s'en vont, disparaissent, quittent l'espace qu'ils occupaient depuis *toujours*»³.

A partir du premier chapitre de la première partie, l'instance narrative change pour devenir la page blanche qui s'exprime à la première personne du singulier, et qui est aussi le seul focalisateur de ce qu'elle raconte : «J'étais tellement estomaquée que je n'ai rien dit. Je l'écoutais comme ça, méprisante, pour voir comment elle allait s'en sortir»⁴. Ayant une longue conversation avec Chance, la feuille semble avoir un sens critique :

«J'aurais pu tomber sur un grand écrivain, un homme, avec quelques rides. Beau, ou plein de charme, qui aurait parmi ses amis de grands intellectuels parisiens, londoniens ou new-yorkais»⁵.

La page word⁶ trouve qu'elle n'a pas beaucoup de chance d'être choisie par cette écrivaine débutante dont les capacités ne correspondent jamais à ses ambitions exagérées. Il faut alors qu'une autre instance narrative lui vienne en aide pour convaincre Chance des facultés magiques de la feuille :

«Son père lui avait appris à croire aux choses extraordinaires. Mais son manque d'assurance, sa peur

¹ *Zou !*, op. cit., p. 14.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 19

⁵ *Ibid.*, pp. 19-20.

⁶ Microsoft Office Word est «un logiciel de traitement de texte édité par Microsoft». Voir à ce sujet le site Internet : <http://www.techno-science.net>

d'oser, ne lui permettaient pas de s'aventurer loin dans ses rêves»¹.

La page word fait donc implicitement appel à papa pour intervenir et prendre la parole. Le père apparaît comme instance narrative au début du chapitre 2 avec cet énoncé : «- Mais que fais-tu là, ma pauvre fille ? Toutes ces journées, assise devant ton ordinateur portable à tapoter, et rien ne sort»². Mais Chance lui ôte la parole pour prendre en charge en tant que narrateur et focalisateur le reste du chapitre :

«Je mettrais ma main à couper que cette feuille me regarde ! Si je la fixe un moment, sans cligner des yeux, si mon corps reste immobile et que je me concentre sur ma respiration, je suis certaine qu'elle va finir par me faire comprendre comment écrire ce que j'ai sur le cœur»³.

A L'ouverture du chapitre 3 de la première partie, l'ordinateur prend la parole en s'adressant au narrataire qui ne pourrait être que le lecteur : «Mettez-vous à la place que j'occupe, celle d'un ordinateur familial : quand vous vous faites taper trop fort sur le clavier, ça fait mal»⁴ ! Mais aussitôt, Chance reprend la parole pour raconter le reste.

La feuille blanche et Chance partagent, en tant que focalisateurs, le chapitre 4 alors que cette dernière est le seul focalisateur des chapitres 5, 6 et 7. La feuille blanche, par contre, prend en charge la narration du chapitre 8 dans son ensemble.

Chance, seul focalisateur du premier chapitre de la deuxième partie, termine le chapitre par un énoncé embrayé qui donne la parole à Frédéric le chapitre suivant : «Depuis toujours, mon frère parle dans ma tête. Je pense que je vais commencer à

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 24.

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 26.

⁴ *Ibid.*, p.33.

l'écouter»¹. Le chapitre 2 s'ouvre sur Chance qui, pendant deux paragraphes, semble introduire son frère : «Je m'ouvre entièrement, et je l'écoute»². Après quoi, Frédéric prend la parole comme la seule instance narrative du chapitre pour conseiller à sa sœur d'entendre l'histoire qui l'aiderait à avancer : «Celle qui compte, celle qui doit te grandir, celle qui doit te porter, mais aussi celle que tu dois oublier pour construire ta propre histoire»³. Il lui conseille d'écouter les témoins oculaires des scènes sans les nommer, et qui sont respectivement la maison et le muret.

La maison est le seul focalisateur dans le chapitre 3. Instance narrative de tout le chapitre, elle commence à raconter sur un ton humoristique : «C'est à moi ? Bon, j'y vais. Hummm, je n'ai pas tellement l'habitude. Je dois lui parler directement à elle ? Où est le micro ? (ça va, je m'amuse, oh !) »⁴

La maison aime, admire et tombe amoureuse de l'arrière-grand-père : «Nous avons eu un sérieux coup de foudre l'un pour l'autre»⁵. Elle est même apte à juger le talent du père de Chance : « Il avait le charme de ses parents, l'âme d'artiste de son père»⁶. C'est un narrateur et un historien à la fois. Herter met dans la bouche de cette maison –parleuse, l'histoire de la famille de Chance. Elle écoute la chère maison qui l'appelle «ma petite Chance»⁷. C'est donc une relation d'amour mutuel entre la maison et Chance! Nul besoin donc de chercher un dénominateur commun entre la petite et ses grands-parents puisque la maison assume ce rôle.

¹ *Zou !*, op. cit., p. 104.

² *Ibid.*, p. 105.

³ *Ibid.*, p. 110.

⁴ *Ibid.*, p. 111

⁵ *Ibid.*, p. 114.

⁶ *Ibid.*, p. 116.

⁷ *Ibid.*, p. 111.

Dans sa quête d'identité, Chance a besoin d'un fil d'Ariane pour la conduire dans ce dédale: «Tu ressembles beaucoup à ta grand-mère»¹, dit la maison à sa petite Chance.

La chère maison cesse alors d'être une simple bâtisse d'hébergement, pour devenir un personnage racontant ses souvenirs de plus d'un siècle avec l'arrière-grand-père. Cet ancêtre lui ressemble d'ailleurs : «Ton arrière-grand-père...il est un peu comme moi : robuste et carré»². Mais, un homme, peut-il ressembler à un objet ?! Il n'y pas lieu de s'étonner ; la maison elle-même cesse d'être une simple demeure. C'est donc son droit le plus strict de se chercher un sosie. Ce dernier devrait être un homme et non pas une maison.

La maison-sage conseille à Chance de dépasser les chagrins et la nostalgie pour se créer une nouvelle vie, loin d'un passé chargé de mauvaises expériences : «A toi d'écrire ta vie autrement. Tu ne peux pas réécrire le passé. Il faut l'accepter»³. A un moment donné, il faut apprendre à tourner la page pour entamer un nouveau départ tout en se laissant guider par quelqu'un ou quelque chose. Anne-Véronique Herter a bien évidemment le même point de vue : «...quand on a des deuils, des séparations, des moments de chamboulements, on veut tourner de page et qu'on fait (sic) un travail sur soi»⁴. N'oublions pas que Chance tenait à emballer tous ses souvenirs pour les emmener avec elle. Elle est donc partie avec tout un bagage de souvenirs. Pourtant, il faut un travail de tri pour en garder seulement les meilleurs. Ceux qui lui permettent d'avancer : «Les souvenirs, c'est ce qui permet d'avancer, c'est

¹ Zou !, *op. cit.*, p. 111.

² *Ibid.*, p. 113.

³ *Ibid.*, p. 119.

⁴ Anne-Véronique Herter et Melina Zauber invitées de l'écrivain Youcef Zirem dans son *Graffiti à BRTV, op. cit.*

ce qu'on garde du passé pour aller de l'avant. Gardons les meilleurs souvenirs. Inutile de s'embêter avec les mauvais»¹.

Cependant, il ne faut pas sortir tous les souvenirs du bagage. Il est parfois utile, nécessaire même d'y laisser enfermés quelques-uns². Il ne faut pourtant pas prendre la peine de le faire ; la mémoire s'en occupe : «La mémoire apparaît comme la grande consolatrice ; en des jours de malheur, elle fait revivre les bonheurs anciens»³. Là, Jean-Jacques Rousseau se trouve avec force. Lui, il préfère les souvenirs agréables à ceux qui ne le sont pas dans ses *Confessions*. Sa mémoire est tout à fait sélective s'il est permis de le dire. Une mémoire qui efface certains souvenirs pour en garder d'autres. Le simple fait d'enregistrer ses beaux souvenirs le fait «tressaillir d'aise»⁴ à tel point qu'il sollicite la permission de les raconter pour «prolonger [son] plaisir»⁵. Mais, peut-on effacer définitivement les mauvais souvenirs de notre mémoire ? «Le moi cherche à se défendre contre les souvenirs pénibles »⁶. C'est donc possible, d'après Freud, de se débarrasser débarrasser d'un souvenir désagréable par le simple fait de ne plus y penser. Cependant, ce souvenir refoulé «continue à subsister dans l'inconscient»⁷ sans être pour autant complètement complètement effacé de notre mémoire.

Là, c'est le tour du muret qui succède à la maison comme le seul focalisateur du chapitre 4 de la deuxième partie : «Il va falloir que je fasse aussi poignant (sic) que la baraque ? Ben mon

¹ Anne-Véronique Herter et Melina Zauber invitées de l'écrivain Youcef Zirem dans son *Grafitti* à BRTV, *op. cit.*

² Tout comme «la boîte de Pandore», ce bagage contient des maux et doit être ouvert avec la plus grande précaution.

³ Pierre-Jean Dufief, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914: autobiographies, mémoires et correspondances*, éd. Bréal, Paris, 2001, p. 69.

⁴ Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Tome premier, Lipsic, Chez Gerard Fleischer le Cadet, 1804., p. 35.

⁵ *Ibid.*

⁶ Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, traduction de l'allemand par Yves Lay, 1908, trad. 1921, Deuxième leçon.

⁷ Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, *op. cit.*

vieux... Je vais faire ce que je peux»¹. Dans le chapitre 5, on revient encore une fois à Chance, seule instance narrative et seul focalisateur du chapitre : «Le mur a bien décrit sa vue. Comme il a raison»².

C'est dans le chapitre 6 que nous pouvons parler, avec réserve, d'une superposition des voix narratives. Le premier paragraphe est raconté par une instance inconnue, alors que Chance est l'instance narrative du paragraphe suivant, puis cette voix inconnue prend en charge la narration à partir du troisième paragraphe et jusqu'à la fin du chapitre. La superposition se trouve donc réduite à un champ très restreint dans le chapitre en question : «Chance a écouté de tout son cœur ce que ses racines ont voulu lui transmettre»³. Chance lui pose la question «Est-ce toujours toi qui me parles, mon frère ?» La voix ne tarde pas à lui répondre : «Je vais te dire qui je suis, ma tendresse. Je suis qui tu veux que je sois. Je peux être ton frère. Je peux être ton père... Je peux être tous ceux que tu veux et qui t'on aimée, car tu les portes comme une preuve de ton origine»⁴. Comme si c'était une « voix off »⁵ qui vient du tréfonds de son cœur, de son âme pour la guider : «Prends la parole et sois en fière»⁶! Lors d'une superposition des voix narratives ou du changement d'instance, le lecteur ne trouve aucune difficulté à les distinguer, puisque l'écrivaine met en italique tous les énoncés qui n'appartiennent pas à Chance, sauf dans un énoncé de trois lignes dont le papa est tributaire au début du chapitre 2 de la première partie : «-Mais que feras-tu là ma pauvre fille ? »⁷ Il en va de même pour deux

¹ *Zou !, op. cit.*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 133.

³ *Ibid.*, p. 137.

⁴ *Ibid.*, p. 139.

⁵ Une technique cinématographique : « Se dit d'une voix, d'un son dont la source n'est pas visible sur l'écran ». *Le petit Larousse illustré, op. cit.*, p. 712.

⁶ *Zou !, op. cit.*, p. 140.

⁷ *Ibid.*, p. 25.

petits dialogues ayant en commun la présence de Chance en tant qu'interlocuteur : Un dialogue entre Chance et son ordinateur :

«-Qu'est-ce que vous avez comme parfum de souvenir ?

-J'ai de tout...»¹

Et encore un entre Chance et l'un des siens :

«- Passe-moi le sel, s'il te plaît.

-Oui, mais n'oublie pas que je t'aime.

-Je t'aime aussi, merci»².

A l'ouverture du chapitre 7 de la deuxième partie, Chance reprend à nouveau la parole : «Je m'appelle Chance. J'ai 34 ans»³. Nous disons «à nouveau», parce que nous considérons ce chapitre, très court, comme un tournant décisif dans le roman. C'est dans ce chapitre que l'héroïne récapitule tout ce qu'elle a écrit jusqu'alors : «A travers les pages qui viennent de s'écouler, j'ai bien regardé le nombril familial»⁴. Elle y arrive à mettre le doigt sur le mal, d'où il vient et le mécanisme de l'extraire de soi-même : «Plus besoin de chercher l'inspiration, ni le soutien des morts. Juste me faire confiance et faire taire l'ouragan qui est en moi»⁵.

Dans le chapitre suivant, chapitre 8 de la deuxième partie, La page word reprend la parole comme instance narrative et focalisateur pour la dernière fois dans le roman. Elle avance ses commentaires sur le processus d'écriture du texte de Chance en s'adressant directement au lecteur : «Ce que vous devez savoir, c'est qu'elle n'écrit pas tout cela d'un seul jet comme vous la lisez. Je vous passe les silences, les moments où elle ne fait rien...Les instants de doute ou d'euphorie»⁶. Evert Van der

¹ *Zou !*, op. cit., p. 53.

² *Ibid.*, p. 78.

³ *Ibid.*, p. 141.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 142.

⁶ *Ibid.*, p. 143.

Starre appelle «métadiscours»¹ tous les commentaires portant sur le texte même. C'est dans ce sens que nous pouvons considérer le chapitre 8, dans sa totalité, comme un métadiscours puisque portant sur le processus de l'écriture. La relation entre Chance et la page dépasse de beaucoup la relation entre l'écrivain et la feuille qu'il entend noircir.

Chance, après avoir pris le relais, se charge de raconter en seul focalisateur les cinq derniers chapitres 9, 10, 11, 12 et 13. Elle y impose le point de vue de la «nouvelle moi» qu'elle est devenue.

¹Evert Van der Starre, « métadiscours et mise en abyme : le livre dans le livre », in *Au ras du texte, douze études sur la littérature française de l'après-guerre*, Amsterdam ; Atlanta (GA), éd. Rodopi B.V, 2000., p. 111.

Conclusion :

Se cachant complètement derrière son personnage Chance, Anne-Véronique Herter a eu recours à un mécanisme de défense très connu, *la projection*, qui consiste à «une opération par laquelle un sujet rejette dans le dehors et localise dans l'autre personne une pulsion qu'il ne peut pas accepter pour sa personne...»¹. Par le biais de ce mécanisme, Herter semble finalement trouver le moyen le plus approprié pour «évacuer sa douleur», dit la page Word. L'absence totale de Herter, comme narratrice de son récit, ou du moins en tant que personnage, ne signifie absolument pas qu'il ne s'agit pas d'elle. Nous ne pouvons pas dissocier l'écrivaine déclarant à la sortie de son livre «J'ai compris que je pouvais y arriver, aller au bout de mon histoire»² de son héroïne écoutant son frère lui donner des conseils pour «construire sa propre histoire». Nous ne pouvons pas non plus séparer Herter, disant lors de la publication de son roman, «J'ai appris à me détendre et à cesser d'avoir peur des réactions des autres»³ de Chance quand elle dit «...je n'avais plus peur des autres, des voitures, des gens, de la vie»⁴. N'oublions pas que l'héroïne est elle aussi écrivaine. Herter projette sur un personnage imaginaire, Chance, sa quête d'identité, le processus de la reconstruction d'un nouveau moi, ainsi que le soutien sollicité auprès de son entourage comme source d'inspiration pour mener à bien son projet. C'est dans ce sens que nous pouvons considérer *Zou !* non seulement une madeleine qui a la vertu de déclencher les souvenirs d'enfance, mais aussi et surtout une madeleine guérissante apte à délester l'écrivaine de tous les fardeaux qui lui pèsent, et à lui donner confiance en soi.

¹ *Grand dictionnaire de la psychologie*, éd. Larousse-Bordas, Paris, 1999, p. 680.

² Anne-Véronique Heter, *Anne-Véronique Heter Portrait*, *Evénements*, Mensuel d'information de la ville de Chesnay, N° 260, *op. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ *Zou !*, *op. cit.*, p. 174.

Émile COUGUT, dans sa chronique littéraire, répertorie *Zou !* dans la catégorie «auto-analyse» : «au lieu de consulter ou de dépenser son argent avec un psychothérapeute ou autre psychanalyste, [Herter] préfère parler de ses douleurs, des ruptures dans son passé à travers un personnage de fiction : Chance»¹. Et, Herter, pour sa part, ne l'a pas nié. Bien plus, elle republie l'article de Cougut sur son site officiel².

Ainsi, partie à «la recherche du temps perdu», Herter a enfin abouti au «temps retrouvé», dirait-on pour reprendre le titre d'une œuvre posthume de Marcel Proust³.

¹Emile Cougut, *Zou! Un très agréable roman d'Anne-Véronique Herter Écrit à la première personne et généreux*. Voir à ce sujet le site internet : <http://www.wukali.com>

² <https://avherter.com>

³*Le temps retrouvé*, œuvre posthume de Marcel Proust, éd. de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1927.

Bibliographie

Corpus :

HERTER, Anne-Véronique, *Zou !*, éd. Michalon, Paris, 2014.

Ouvrages généraux :

CHATEAUBRIAND, François René de, *Mémoires d'outre-tombe*, Tome premier, Eugène et Victor Penaud Frères éditeurs, Paris, 1849.

DAUDET, Alphonse, *Tartarin sur les Alpes*, éd. H. Holt, New York, 1917.

ERNAUX, Annie, *La Place*, éditions Gallimard, collection Folio, Paris, 1983.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, volume 1, partie 2, éd. Hayes Barton Press, Raleigh, 1919.

PROUST, Marcel, *Le temps retrouvé*, volume 7, œuvre posthume, éd. de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1927.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les confessions*, Tome premier, Lipsic, Chez Gerard Fleischer le Cadet, 1804.

VERNE, Jules, *Voyage au centre de la terre*, éd., Bibliothèque d'éducation et de récréation, Paris, 1867.

Wilder, Laura Ingalls, *Pioneer girl : the annotated autobiography*, South Dakota Historical Society Press, South Dakota, 2014.

Ouvrages de critique :

BENVENISTE, Emile, «Les relations de temps dans le verbe français», in *Problèmes de la linguistique générale I*, Paris, éd. Gallimard, 1966.

DUFIEF, Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914 : autobiographies, mémoires et correspondances*, éd. Bréal, Paris, 2001.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, éd. du Seuil, Paris, 1972.

REY, Pierre-Louis, *Le roman*, éd. Hachette, Paris, 1992.

STARRE, Evert Van der, «métadiscours et mise en abyme : le livre dans le livre», in *Au ras du texte, douze études sur la littérature française de l'après-guerre*, Amsterdam ; Atlanta (GA), éd. Rodopi B.V, 2000.

TZVETAN Todorov, *BAKHTINE Mikail : le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*, éd. Du Seuil, collection Poétique, Paris, 1981.

Ouvrages sur la psychologie et la psychanalyse :

FREUD, Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, traduction de l'allemand par Yves Lay, 1908, trad. 1921, Deuxième leçon.

LAPLANCHE, Jean et Jean-Bernard PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

REVAULT, Jean-Yves, *La guérison par l'écriture, théorie et pratique de la thérapie par l'écriture*, éd. Jouvence, Saint-Julien-en-Genevois, 2003.

Articles sur Zou ! :

Anne-Véronique Heter, «Anne-Véronique Heter Portrait», in *Événements*, Mensuel d'information de la ville de Chesnay, N° 260, Septembre 2014.

Usuels :

Grand dictionnaire de la psychologie, éd. Larousse-Bordas, Paris, 1999.

Le petit Larousse illustré, éd. Larousse, Paris, 2000.

Archives sonores :

Anne-Véronique Herter et Melina Zauber invitées de l'écrivain Youcef Zirem dans son *Grafitti* à BRTV, le 27 janvier 2015. A consulter le site web :

<https://www.youtube.com/watch?v=VKVgYZXTqcE>

Sitographie :

<https://avherter.com>

Emile Cougut, *Zou ! Un très agréable roman d'Anne-Véronique Herter*

Écrit à la première personne et généreux :

<http://www.wukali.com>

<http://www.techno-science.net>

Dictionnaire cordial-enligne.fr